



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page

MODES.

Le nom de *Cendrillon*, nom modeste, malgré sa renommée littéraire, vient d'être donné et sera gardé par une grande dame d'Angleterre dont nous devons taire le nom aristocratique. Elle est à B.... Ces derniers jours, au retour du bain, son soulier ne se trouva plus dans la cabine où elle rentrait. La femme de chambre fit mille recherches inutiles, et finit par se souvenir que le king's-Charles de Mylady était probablement le coupable. Effectivement, le petit chien avait porté le soulier au loin, et avait oublié de le rapporter. Ce soulier, tout mignon, passa de main en main, et chacun de se dire : A quel introuvable petit pied appartient-il ? Il y avait trop d'Anglais à B... pour que des paris ne suivissent pas la question. S'il y avait eu là un prince,

il eût parié certainement sa couronne qu'il découvrirait la fée capable de chausser un tel soulier. Le soir, au salon, tout le monde était à son poste d'observation, et à chaque danseuse qui s'élançait dans une valse ou une polka, les lorgnons se braquaient aussitôt sur la chaussure de satin blanc. Enfin le comte de V..., dont les cheveux blancs excusent souvent l'originalité, s'avisait de jeter le petit soulier trouvé au travers d'un quadrille. La noble milady auquel il appartenait de s'en étonner en riant aux éclats et criant au miracle ; mais les paris furent annulés, car toutes les femmes qui y servaient de but étaient des *lionnes* de beauté et de jeunesse des bains, et milady... a passé la soixantaine. Comme on le voit, cependant, à toutes ses distinctions elle joint celle d'un pied délicieux ; et comme elle est en outre bonne et gracieuse pour tous,

tous lui ont fait l'hommage du surnom, flatteur en ce cas, de Cendrillon. On dit qu'un grain de flatterie fait plaisir à tout âge; aus-i, le lendemain, Caux¹ recevait une foule de petits billets par lesquels on lui commandait des souliers pareils à ceux de milady..., souliers de taffetas noir, d'une forme avantageuse et moderne, qui laisseraient bien loin les bottines, s'il ne savait leur donner également une grâce particulière.

A ce propos, nous avons fait quelques études sur la chaussure, à laquelle, de tout temps, les femmes ont apporté un soin particulier, parce que les hommes y attachent une grande importance. Nous y reviendrons, et, en attendant, nous signalerons aujourd'hui l'influence du soulier sur les robes, en ce que les jupes doivent tomber de manière à ne pas le cacher, et que le luxe des bas est au moins aussi indispensable que tout autre luxe.

Pendant que nous sommes à B..., nous y remarquerons l'attention que les femmes apportent à compenser la simplicité de leurs chapeaux par une extrême fraîcheur, qui ne s'obtient qu'à la condition de les changer très-souvent; les capotes de crêpe, par exemple, celles de tulle, doivent offrir ce je ne sais quoi ravissant qui n'appartient qu'aux modes qui sortent de l'atelier; à peine ont-elles un lendemain. Nous disons qu'elles sont fort simples: mais comme les créations des Baudrant, Maurice-Beauvais, Alexandrine, s'il n'y a qu'un ruban, ce ruban a un cachet de grande nouveauté; si ce n'est qu'une ruche, elle sera posée d'une façon distinguée ou originale.

Au reste, dans toutes les résidences fréquentées l'été par le grand monde, négligés ou parés, les ensembles de toilettes sont charmants; nous en citerons quelques-unes:

Robe en taffetas lilas, avec broché de petites grappes de boutons d'or; jupe ornée en tablier de dentelle noire relevée par des torsades lilas et bouton d'or; corsage guimpe ouverte sur fichu à entre-deux d'application; manches demi-longues à sabots de dentelle, sous-manches comme le fichu; grand châle en Chantilly; capote

en dentelle d'Angleterre, avec la barbe en angleterre; fleurs de mauve sous la passe.

Robe en barége vert tendre, à volants; corsage à ceinture, fermé devant par des rosettes en passementerie; manches longues, flottantes, avec manches de dessous flottantes également, et garnies de deux rangs de haute valencienne, comme celle du fichu à jabot; châle de mousseline brodée, entouré de dentelle; chapeau de paille d'Italie, avec une grappe de raisin noir entourée de feuillage.

Robe de taffetas paille pour soirée, avec bouillonnés de tulle de la même nuance, posés en tablier et arrêtés par des nœuds de ruban paille et argent; corsage décolleté garni de bouillonnés partant des épaules pour se rejoindre en éventail dans la ceinture; manches courtes; coiffure en rubans pareils à ceux du tablier.

Robe fond blanc à guirlandes bleu de France, avec petits volants en dentelle blanche, surmontés de ruches bleues en tulle; manches et corsage décolletés, avec les mêmes ornements; guirlande à la *Médisis en géranium*; création nouvelle de Chagot¹ et digne de prendre sa place au milieu de tous les chefs-d'œuvre de goût et de fraîcheur qu'on admire toujours dans cette maison: cette guirlande, arrivant en pointe sur le front, va rejoindre le peigne en écaille blonde, et dégage les bandeaux ondes et bouffants.

Robe écossaise vert et blanc, avec un seul volant en biais, très-haut, qui forme comme une seconde jupe; corsage décolleté et plat, cannezout de mousseline brodée, croisé sur la poitrine; manches longues demi-larges. Crêpe de Chine blanc, chapeau de paille de fantaisie, avec une fleur de glaïeul.

Robe violet glacé bleu, à corsage ouvert et ruché; mantelet pareil; fichu à la Nannette, en petits plis séparés par des entre-deux brodés; capote de tulle rose ornée de choux en tulle.

Robe de mousseline blanche à larges plis, alternant avec des guirlandes brodées au point de plume à même la jupe; corsage guimpe et froncé; manches longues; mantelet de taffetas lilas, à volants brodés; cha-

¹ Boulevard des Italiens, 11.

¹ Rue Richelieu, 81.

peau de paille de riz, orné de rubans blancs et paille torsadée.

Pour le chez soi, il y a un grand luxe de lingerie. Aussi, jamais les ateliers de M^{me} Payan¹ n'ont-ils eu à déployer une plus grande activité, à donner plus de preuves de ce goût exquis, de cette variété intarissable, qui ont toujours distingué cette maison. Beaucoup de peignoirs blancs; force broderies anglaises sur batiste et jaconas. Beaucoup de recherches dans les petits bonnets, dont la forme est surtout élégante, selon les ornements qu'on ajoute. On emploie avec succès les rubans de deux couleurs. N'oublions pas le bonnet *arlequin*. Le fond est composé d'un tulle très-clair, bouillonné, et dans chaque pli un petit nœud rose, bleu, vert, groseille, orange, lilas; toutes les nuances enfin qui se retrouvent sur la passe, dans une valenciennne à rivière riche. Il va sans dire que ce genre de bonnet ne peut appartenir qu'à une grande maison. Le bonnet *Inès* enveloppe les cheveux de derrière, et a des ornements en effilé frisé rose, qui retombent de chaque côté comme des branches de fleurs. — Enfin, le bonnet *mousquetaire*, dont la passe étroite est soutenue par un laiton, ce qui fait valoir la beauté de l'angléterre, qu'on emploie pour ce genre de bonnet, entouré d'un velours gros vert ou violet, dont les pans flottent en guise de brides.

Les jupes en mousseline imprimée et volants festonnés, avec le pardessus pareil, ont été tellement portés, qu'ils ne sont plus admissibles que pour le premier lever; plus tard, on les remplace par les peignoirs de foulard ou de barége. Ces peignoirs, demi-ajustés, sont fermés par une ceinture en très-large ruban.

Les enfants participent à l'élégance de leurs mères, et elles apportent à leurs costumes une coquetterie qui ressemble presque à de la rivalité dans les réunions des eaux.

Les petits garçons ont des blouses charmantes en nankin brodé, en coutil festonné, en écossais avec passementerie; des pardessus à larges manches et ouverts, qui laissent voir les chemisettes de batiste brodée; les pantalons, un peu courts, s'arrêtent sur la bottine vernie et à guêtres.

¹ Rue Vivienne, 15.

Les petites filles ont des robes à broderie² anglaises posées en tablier; des jupes de taffetas à garnitures festonnées et posées à plat, avec le canezout en mousseline à larges manches, froncées sur un poignet brodé. — Des pardessus en taffetas de couleur, forme caraco; des capotes en poul de soie blanc, rose ou vert foncé, pour le matin.

On ne peut pas disconvenir qu'outre l'avantage de s'adresser à une maison en renom, il y a un grand attrait dans l'accueil plus ou moins gracieux qu'on y reçoit. C'est sous ce double point de vue que les clientes de M^{me} Clémignon¹ lui sont fidèles. Indépendamment de la grâce de ses corsets, il y a l'attrait de sa complaisance et de son intelligence à plaire. Aussi, quelle est la baigneuse qui n'adopte pas le corset *bonne femme*, si commode? le corset *amazon*, sur lequel les redingotes à corsage collant ont si bon air sur le *petit corps* qui fait si bien valoir les robes de bal, et qui font la taille svelte et mignonne, sans gêner aucunement? — Pour les jeunes personnes, et pour les soins maternels qu'exige leur taille, encore frêle et incertaine, M^{me} Clémignon a une prévoyance et un talent incontestables. Ses nombreux envois dans la province et à l'étranger, à cette époque de l'année, témoignent que sa maison conserve une réputation et une vogue si justement acquises.

LE CHATEAU DE WALTER SCOTT.

Les romans de Walter Scott sont pour beaucoup dans la curiosité qui anime le voyageur visitant l'Écosse, et la mémoire du célèbre romancier reçoit ordinairement l'hommage de la première excursion que l'on fait dans le pays après avoir vu Édimbourg. Il n'est pas d'étranger qui ne s'empresse d'aller visiter le château d'Abbotsford, demeure que sir Walter Scott fit élever, où il vécut, où il écrivit, où il mourut, et qui appartient aujourd'hui à son petit-fils, officier dans les gardes de la reine Victoria.

Abbotsford est situé au-dessous de la

² Rue du Port-Mahon, 8.

route du village de Melrose, à mi-côte, dans une enceinte de collines ; on entre dans un parc de peu d'étendue, mais richement planté et entretenu avec un grand soin ; on suit la pente rapide et sinueuse des allées bordées d'un épais taillis, et c'est seulement en arrivant à la grille du petit jardin qui entoure l'habitation que l'on aperçoit, à quelques pas de distance, le château, construit dans le style du moyen âge, comme la plupart des demeures seigneuriales, des maisons de campagne et des édifices publics nouvellement bâtis en Écosse et en Angleterre. La symétrie et la régularité n'ont rien à voir ici ; c'est un assemblage de tours et de tourelles, de terrasses, de créneaux et de clochetons capricieusement groupés, de façon à former un ensemble gracieux et pittoresque. La fantaisie du romancier, servie par un habile architecte, a merveilleusement atteint ce but. Le castel d'Abbotsford est, dans de modestes proportions, un chef-d'œuvre du genre, et, si ce n'étaient la couleur de ses pierres, leur intacte conservation et la date de 1822 inscrite sur sa façade, on le prendrait pour un monument contemporain de la bataille de Flodden.

Au pied du coteau, sous les fenêtres du manoir et dans le domaine du châtelain, passe la Tweed, cette rivière célèbre qui va plus loin séparer l'Écosse de l'Angleterre, et dont les bords ont été le théâtre de tant d'événements historiques. Abbotsford signifie *le gué de l'abbé*. Un abbé, supérieur du monastère de Melrose, avait coutume, lorsqu'il allait chevaucher dans les environs de son abbaye, de traverser la rivière à cet endroit, qui offre un passage facile et peu profond. Cet abbé, dit la chronique, était un cadet de la noble famille des barons de Kalso ; entré dans les ordres religieux contre sa vocation, il portait sous sa robe de moine les passions d'un chevalier ; et, en dépit de la règle, profitant des licences que lui donnait sa qualité de supérieur du couvent, il ne se faisait pas faute de se livrer à ses penchants et de suivre les pratiques les plus mondaines. Chaque jour, après vêpres, il montait à cheval, non pas sur une de ces douces haquenées dont l'amble s'accommode à la timidité d'un homme d'église, mais sur un fougueux et rapide coursier qui ne pouvait être conduit que par un

cavalier vaillant et accompli. Lorsqu'il passait, ferme sur ses étriers, la tête haute et l'œil ardent, nul ne se serait avisé de lui demander : « Monsieur l'abbé, où allez-vous ? » Les bonnes gens pensaient, dans la simplicité de leur âme, qu'il allait faire ses dévotions à quelque chapelle reculée, et ils s'agenouillaient pieusement sur la route pour recevoir la bénédiction que le saint homme leur envoyait du bout de sa cravache. Traversant la Tweed au gué qui lui doit son nom, l'abbé poursuivait sa course jusqu'au château de Treimore, situé à deux lieues plus loin. Arrivé au terme de son pèlerinage, il mettait pied à terre, attachait son cheval à un arbre, et frappait à une petite porte qui s'ouvrait discrètement. Ces précautions lui étaient recommandées, non-seulement par la dignité de sa robe, mais encore par ménagement pour la réputation d'une dame que ses visites assidues auraient gravement compromise si elles n'étaient pas restées secrètes. La belle comtesse de Treimore habitait le château, où elle vivait en recluse, et dans une sorte de veuvage qui lui était imposé par l'ambition et par la jalousie de son époux. Le comte résidait presque toute l'année à Edimbourg, près du roi ; retenu par les devoirs de sa charge de chambellan, et cherchant à pousser sa fortune aussi haut que possible, il ne voulait pas s'embarrasser de sa femme et l'exposer aux périls d'une cour aussi dissolue que l'était la cour d'Écosse à cette époque. Il la croyait plus en sûreté dans son château de Treimore, sous la garde de son vieux majordome, de ses fidèles écuyers et de ses serviteurs dévoués. L'excellent époux avait compté sans l'abbé de Melrose. Entre une châtelaine qui s'ennuie et un moine qui cherche aventure, la rencontre est plus menaçante pour le mari que ne le seraient les séductions des courtisanes les plus alertes. Jeune, bien fait et de bonne mine, l'abbé n'eut pas de peine à faire accepter ses consolations ; — et voilà comment et pourquoi, chaque jour, après vêpres, il quittait l'abbaye, monté sur son coursier fringant, et passait la Tweed à l'endroit où s'élève aujourd'hui le château d'Abbotsford.

Protégé par le mystère, que respectait l'aveugle piété des habitants du canton, le tendre pèlerinage de l'abbé se prolongea



5 Septembre 1849.

A. Fournier de Valenciennes

2460.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Costume d'Amazone des ateliers de Roblin, r. S. Marc, 21. Robe de nankin et Papementerie
 de Terrie-Delisle, place de la Bourse.*

Mess S. & J. Fuller, 34, Rathbone Pl. Lond.



pendant un long espace de temps ; — mais les félicités coupables ne sauraient être éternelles, et le ciel ne peut permettre que les lois divines et humaines soient impunément violées par un homme investi d'une sainte mission. La vigilance des gens du château que le comte avait chargés de garder tous ses biens, longtemps mise en défaut par l'adresse de la châtelaine et par la prudence de l'abbé, devint enfin clairvoyante et découvrit le secret des entrevues si assidûment renouvelées. Aussitôt un avis prompt et sûr partit pour Édimbourg, afin d'apprendre au comte ce qui se passait. Un soir donc, pendant que la comtesse et l'abbé étaient dans l'oratoire, le pont-levis du château s'abaissa, une troupe de cavaliers envahit les cours intérieures, et l'escalier retentit du choc des éperons et du cliquetis des épées. C'était le comte qui venait avec une bonne escorte châtier le crime et venger son affront. Averti par le bruit, et soupçonnant ce qui en était, l'abbé comprit qu'il n'y avait pas d'autre parti à prendre que la fuite, et, laissant la comtesse évanouie, il s'esquiva lestement par la fenêtre au moment où l'époux outragé renversait la porte d'un coup de pied violent et vigoureux. Parcourant le chemin qu'il avait suivi tant de fois avec une émotion plus douce, il parvint sans encombre à l'endroit où son cheval était attaché, et enfourchant le noble destrier, il s'éloigna de toute la vitesse d'un galop foudroyant.

Mais le comte voyant fuir le traître, s'était mis en campagne avec ses gens, qu'il avait lancés dans toutes les directions, et bientôt, malgré la rapidité de sa monture, l'abbé entendit derrière lui ceux qui le poursuivaient et qui étaient sur le point de l'atteindre, lorsqu'il s'arrêta tout à coup, et s'enveloppant à la hâte de sa robe de moine, qu'il avait emportée dans sa fuite, il se dressa sur ses étriers et s'écria d'une voix formidable : « Arrière, mécréants ! » A l'aspect de ce blanc fantôme, au son de cette voix terrible, les cavaliers, croyant avoir affaire au diable, tournèrent bride et se sauvèrent épouvantés. L'abbé continua sa course ; mais déjà d'autres chasseurs étaient sur ses traces, ayant à leur tête le comte, qui n'était pas homme à s'effrayer d'une robe de moine. Pressé de mettre la

Tweed entre lui et ses persécuteurs, l'abbé, troublé par le péril, trahi par sa précipitation, et trompé par les ténèbres, s'engagea dans la rivière à une portée d'arbalète au-dessous du gué qu'il prenait habituellement. La rivière en cet endroit était profonde et le courant rapide ; le cheval perdit pied, fut emporté, s'enfonça dans les flots et noya son cavalier. — Le lendemain on trouva sur la grève deux cadavres : l'abbé de Melrose et son cheval.

En retournant au château, après sa poursuite inutile, le comte aurait pu se venger sur sa criminelle épouse, et la tuer sans autre forme de procès ; mais il se contenta de lui dire :

— Vos fréquentes conférences avec l'abbé de Melrose, madame, ont dû vous préparer suffisamment à la vie monastique. Je vais donc vous conduire chez les Bénédictines de Glasgow, sainte maison où vous passerez le reste de vos jours en expiation de vos fautes.

Walter Scott aurait pu composer un roman avec cette histoire de l'abbé de Melrose, dont le récit nous a retenu à la grille d'Abbotsford plus longtemps que le concierge du château n'y laisse les visiteurs qui se présentent. Au premier coup de sonnette, ce digne concierge arrive, son trousseau de clefs à la main, — il ouvre, il salue, il vous dit : Soyez les bien venus, — tout cela en même temps, avec une prestesse et une civilité qu'on ne saurait trop louer. De plus, ce modèle des concierges parle français d'une façon très-intelligible, et c'est là un talent très-rare en Ecosse.

Conduits par le complaisant cicérone, qui, en l'absence du maître, fait aux étrangers les honneurs d'Abbotsford, vous traversez le jardin. A côté de la porte principale du château est une pierre tumulaire sur laquelle s'élève l'image sculptée d'un lévrier : — c'est le tombeau et la statue de Maïda, un des trois chiens favoris de Walter Scott. Les deux autres se nommaient Camp et Bran. Dans ses portraits et dans les monuments consacrés à sa gloire, Walter Scott est toujours représenté ayant à ses côtés un de ces fidèles compagnons. — Mais la porte est ouverte : entrons.

Le rez-de-chaussée d'Abbotsford est un musée d'une incomparable richesse, qui

renferme les reliques de tous les temps qu'a parcourus l'écrivain, de tous les événements qu'il a racontés, de tous les personnages qu'il a mis en scène. C'est un vestiaire et un arsenal où tous ses héros pourraient s'habiller et s'armer de pied en cap. Il y a des armes de toutes les époques, armes de guerre et de chasse, des lances, des piques, des arcs, des javelots, des arquebuses, des casques, le drik des montagnards, la hache du Lochlaber, le petrinab, la pertuisane, la claymore, le mousquet et le fusil dans toutes leurs variétés, des pistolets de tous les calibres, des harnachements de chevaux, des cuirasses, des boucliers, des dagues, des poignards, des armures d'un admirable travail, des cottes de maille légères, fines et souples comme le tricot de soie, et impénétrables à l'acier le plus tranchant et le plus aigu. La plupart de ces armes ont appartenu à des hommes illustres ou fameux : — c'est le sabre de Douglas, le casque de Percy, la cuirasse de Montmouth, le fusil de Rob-Roy, le pistolet de Claverhouse; — tout cela très-authentique, sous l'expresse garantie de Walter Scott.

Viennent ensuite d'autres objets non moins curieux, des instruments de musique, des parures, des coffrets, des meubles, des ustensiles et des bijoux du moyen âge, depuis la couronne de duchesse jusqu'au sifflet d'argent avec lequel les femmes de haut rang appelaient leurs domestiques avant l'invention des sonnettes; depuis la salière qui a figuré sur la table des Stuarts à Holyrood, jusqu'au gobelet de fer dans lequel Wallace a bu l'usquebaugh.

Puis ce sont des tableaux de toutes les dates et de tous les maîtres; d'anciens et précieux portraits; les héros de Walter Scott peints d'après nature; les vues des sites les plus remarquables de l'Ecosse; les principales scènes décrites par le romancier ou représentées au théâtre dans les pièces empruntées à ses livres. — Dans le salon sont les portraits de famille; Walter Scott, sa mère, sa femme, sa fille en costume espagnol. La bibliothèque est ornée de meubles d'une grande valeur : — une table donnée par le roi; un guéridon offert par lord Byron; des chaises gothiques admirablement sculptées, et parmi beaucoup d'autres objets d'art, un buste de Walter Scott pareil à ce-

lui qui orne une des salles du château de Windsor, et un portrait du propriétaire actuel d'Abbotsford, sir Walter Scott-Lockarth, petit-fils de l'illustre romancier, son unique descendant et son seul héritier.

Le cabinet de travail est tel qu'il l'a laissé : — les livres dans le même ordre; le bureau et le grand fauteuil de cuir installés près d'une fenêtre d'où l'on voit la Tweed serpenter dans la plaine. — On vous montrera dans la salle à manger la place où fut transporté le lit de Walter Scott mourant et où il rendit le dernier soupir. On conserve précieusement un grand nombre d'objets dont il faisait habituellement usage : — son encrier, son canif, son couteau, sa canne, ses fusils de chasse et une magnifique épée qui lui fut donnée par les clans montagnards qu'il avait eu l'honneur de présenter à Georges IV dans la visite que ce prince fit à Edimbourg. On garde également avec un pieux respect, et l'on montre, renfermés dans une armoire vitrée, les derniers vêtements que porta Walter Scott : — un habit de chasse en drap brun garni de boutons d'acier, un gilet de poil de chèvre à petites rayures, un pantalon à petits carreaux blancs et noirs, des guêtres en drap couleur noisette, de gros souliers noirs et un chapeau gris.

Walter Scott a laissé une belle fortune, bien qu'il ne fût pas à beaucoup près aussi riche que ses libraires. Chaque fois qu'un de ses romans était sous presse, un bâtiment appareillait dans le port d'Edimbourg, et dès que l'ouvrage paraissait, le vaisseau mettait à la voile, emportant vingt mille exemplaires dans les colonies anglaises. L'Angleterre et l'Ecosse en absorbaient un pareil nombre. Jugez d'après cela ce que les éditeurs ont dû gagner.

Quant aux richesses artistiques d'Abbotsford, ce sont en grande partie des présents faits à l'écrivain. Les familles dont il citait les ancêtres se plaisaient à lui offrir quelques reliques de ces héros; les villes qu'il célébrait lui faisaient de pareils dons. On ne découvrait pas dans le territoire de l'Ecosse un seul débris d'antiquité sans que Walter Scott en eût sa part; on ne démolissait pas un vieil édifice, château, palais, église, monastère ou prison, sans qu'il en eût un fragment. C'est ainsi qu'il a tapissé

de pierres monumentales les murs de son jardin, et qu'il a placé à l'une des tours de son château la porte de fer de la prison d'Edimbourg, que lui offrirent les magistrats de la ville lorsque cette prison fut démolie.

La ville d'Edimbourg et le gouvernement lui devaient bien quelque petit cadeau en récompense du signalé service qu'il leur avait rendu et du magnifique présent qu'il leur avait fait. — Au milieu des révolutions qui avaient bouleversé le pays, le trésor et la maison royale d'Ecosse, les diamants et les bijoux de la couronne avaient disparu; toutes les recherches pour les retrouver avaient été vaines, on pensa que ces richesses avaient été pillées, ce qui était assez probable, et que les voleurs s'étaient empressés sans doute de fondre l'or et d'égrener les pierreries. Deux siècles environ s'étaient écoulés depuis cette disparition, et le soupçon du pillage était enregistré dans l'histoire comme un fait avéré. Mais, en fouillant les vieilles chroniques pour y puiser les renseignements nécessaires à ses œuvres, et en étudiant avec un soin minutieux l'époque tumultueuse où les diamants de la couronne avaient disparu, Walter Scott fut amené à penser que la version du pillage, jusqu'alors acceptée comme vraie, n'était qu'une supposition dénuée de fondement, et que ces bijoux, que l'on croyait défigurés et perdus, avaient été prudemment placés en lieu de sûreté et devaient pouvoir être retrouvés quelque part; — mais où? Comment découvrir cette cachette qui avait échappé aux recherches faites autrefois, que le hasard avait respectée, que le mystère et le temps enveloppaient de leurs ombres? Le romancier, avec la patience qui caractérisait son talent, interrogea les événements et les personnages de l'époque; il les suivit pas à pas dans leurs moindres démarches, et ses laborieuses investigations le conduisirent à la porte du château d'Edimbourg, où il s'arrêta en disant : « C'est là ! » Il était guidé par cette seconde vue que l'intelligence et le travail donnent beaucoup plus sûrement que l'art et le fluide du magnétiseur ne l'éveillent dans les rêves du somnambulisme. Restait à savoir dans quel coin de la vaste citadelle le trésor était caché. Walter Scott étudia le plan de

la forteresse avec la profonde et lumineuse méditation que Christophe Colomb mit à étudier l'incomplète mappemonde du quinzième siècle, et, comme le navigateur, le romancier, après avoir habilement examiné les localités, parvint au terme de ses calculs et posa le doigt sur un point de la carte, en disant une seconde fois : — « C'est là ! »

A cette époque, Walter Scott était déjà célèbre, de sorte que lorsqu'il fit part de ses idées au gouvernement britannique, on ne le regarda pas comme un visionnaire, et quand il demanda les moyens de réaliser sa découverte, on s'empressa de mettre à sa disposition toutes les ressources nécessaires et de lui donner licence pleine et entière pour fouiller la citadelle avec la pioche et le marteau. Le romancier se mit à la tête de quatre ouvriers mineurs; il leur fit ouvrir une petite tranchée qui démasqua une muraille dans laquelle une brèche fut pratiquée, et l'on entra dans une chambre secrète, murée depuis deux siècles. Au fond de cette chambre il y avait un grand coffre de bois de chêne, bardé de fer et muni d'une énorme serrure et de deux gigantesques cadenas. Les magistrats de la ville furent appelés pour assister à l'ouverture du coffre. On fit sauter la serrure, les cadenas cédèrent aux morsures de la lime; on souleva le pesant couvercle, et aussitôt les ténèbres du caveau s'illuminèrent à l'éclat de l'or et au feu des pierreries : — le coffre renfermait les parures royales, la couronne, le diadème, deux sceptres, une grande épée, des colliers et des décorations en diamants et beaucoup d'autres objets splendides et majestueux.

Ce fut pour Walter Scott un nouveau titre à la reconnaissance de ses compatriotes, qui lui ont voué une admiration fanatique, refusant même de faire la part de ses erreurs et des défauts qui parfois ont obscurci son talent et diminué le mérite de ses œuvres. Ils ne veulent pas convenir que le célèbre romancier se laissait trop dominer par l'esprit de parti, et que souvent il a fait preuve d'une partialité condamnable et d'une insigne mauvaise foi dans sa manière d'envisager et de reproduire les événements historiques.

EUGÈNE GUINOT.

L'OPÉRA EN 93.

M. Léon Kreutzer a commencé un travail sur l'opéra en Europe, qu'il publie dans la *Gazette musicale*. Son dernier article contient de curieux détails sur l'Opéra en 1793.

.... Si Hébert et Henriot protégeaient l'Opéra, dit M. Léon Kreutzer, il ne faut pas croire qu'ils se montrassent indulgents à l'égard des chanteurs. Leur sévérité cependant n'était pas de même nature que celle qu'exercerait une critique musical de notre temps sur les virtuoses de nos théâtres.

Les deux nouveaux directeurs des Beaux-Arts n'avaient peut-être pas l'oreille très-fine, et ils pensaient sans doute que deux ou trois fausses notes commises dans une soirée, ce n'était pas une raison suffisante pour vous couper le cou.

Mais s'ils avaient l'oreille indulgente, Henriot et Hébert avaient le patriotisme ombrageux et sévère.

Hébert, pour stimuler le zèle des chanteurs, et au-si parce qu'il avait conçu des soupçons contre quelques-uns d'entre eux, avait écrit les noms de vingt-deux suspects sur une liste spéciale.

Dans ses moments de bonne humeur, il se plaisait à la leur montrer facétieusement.

Or, l'on sait ce que c'était que les listes d'Hébert.

Par sa complaisance à représenter le rôle de la Liberté, à se laisser promener par la ville sur les bras des sans-culottes, M^{lle} Mailart se fit la première effacer de la liste fatale.

Vestris, bien inspiré, ayant paru un soir sur la scène avec un bonnet rouge, et s'étant livré aux gambades les plus divertissantes avec deux religieuses, Hébert fut si enchanté qu'il raya également le nom de Vestris.

Lainez eut plus de peine à se faire pardonner.

Lainez avait singulièrement contribué au succès de l'admirable chœur d'*Iphigénie en Aulide* : *Aimez, célébrez votre reine*.

La reine Marie-Antoinette assistait à la première représentation. Le public lui fit l'application de ces vers, qui, chaque fois, étaient applaudis avec enthousiasme.

C'était là un bien fâcheux précédent pour Lainez ; aussi, malgré les supplications des amis de l'infortuné chanteur, Hébert tenait bon.

Il fallait cependant sortir de cette position cruelle. Ce fut la *Marseillaise* qui sauva Lainez.

Lainez le débonnaire, le royaliste Lainez, barbouillé de noir et de rouge, semblable à un soldat ivre de sang et de poudre, Lainez, le fusil au poing, et comme dominé par l'irrésistible enthousiasme du patriotisme, s'élançant sur la scène, interrompit la représentation et entonna subitement les premières phrases de l'hymne patriotique avec tant d'élan, tant d'énergie, que le bon Hébert se sentit attendrir, qu'il embrassa Lainez à la fin de la pièce, et le proclama le premier chanteur de la République.

Lainez venait de racheter sa tête au faible prix d'un enrouement qu'il garda six mois.

Ce pauvre Marat, si méchamment mis à mort par Charlotte Corday, venait-il à trépasser, à l'instant l'Opéra avait la charge de préparer une solennité qui témoignât de toute la douleur que la patrie ressentait d'une pareille perte.

Lors de l'inauguration du buste du grand patriote, auquel celui de Saint-Fargeau avait été adjoint, l'Opéra, de nouveau, dut témoigner la part qu'il prenait à un si glorieux événement.

Comme le comité de salut public n'était pas un maître que l'on osât servir négligemment, la fête fut splendide.

La façade de l'Opéra représentait une montagne, au sommet de laquelle on remarquait les images vénérées.

Bientôt, au milieu d'un peuple immense, on vit s'avancer de jeunes vierges (les choristes de l'Opéra), vêtues de robes blanches, les bras nus, la tête couronnée de fleurs. Arrivées au pied de l'autel, elles entonnèrent un chant terminé ainsi :

Jurons, sur nos glaives sanglants,
D'exterminer les hordes des rebelles ;
Divinité des cœurs fidèles,
Liberté, reçois nos serments !

A ce Numéro est jointe la planche 2460.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours ; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderie (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

A Londres, S. et J. FULLER, 34, Rathbone-place.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr. ; les départements, 9 fr. 50 ; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.